

rêve et silence

un film de Jaime Rosales

Le Monde

Ciseler la vie dans le granit des tombes silencieuses

L'indicible perte d'un enfant filmée de manière sensible par l'Espagnol Jaime Rosales

Rêve et silence

Si une image devait définir *Rêve et silence* de Jaime Rosales, ce serait celle d'un jardin de pierres. Par la grâce d'une photographie en noir et blanc, au rendu très brut, les étendues d'herbe et d'eau se font minérales, sous l'œil du réalisateur espagnol. Puis un cimetière se dresse bientôt au milieu du chemin.

La catastrophe intime, qui palpite au cœur du quatrième film de Jaime Rosales, ne sera pas représentée frontalement : un accident de voiture prive un couple de leur fille aînée. Rosales suggère cet événement traumatisant, le temps d'une séquence silencieuse et hypnotique où un ruban d'asphalte se déroule.

De la dureté goudronneuse de cette autoroute où survient le drame à la stèle de béton en mémoire de la fillette, on pourrait s'attendre à ce que le deuil, comme un caveau, se referme douloureusement sur les survivants. Il n'en est rien, et c'est ce qui rend la

démarche de Jaime Rosales singulière.

Pas d'effusion de larmes, tout se joue en sourdine dans ce récit de reconstruction pudique. Entouré de ses proches parents, collègues, amis, le couple tente d'appriivoiser un quotidien nouveau, déstabilisé par la perte. C'est alors qu'intervient le rêve, la seconde instance d'un titre programmatique. Il donne sa tonalité surnaturelle à un ensemble savamment réfléchi et se manifeste dans toute son étrangeté.

Ce processus commence avec l'oubli. Le père, qui était au volant du véhicule, ne se rappelle pas de l'accident. Mais pire, le souvenir de son enfant décédée s'est en partie évaporé. L'homme évolue dans des limbes où l'imprécision de sa mémoire le soustrait à la souffrance. Son épouse compose difficilement avec cette amnésie des plus cruelles, et c'est seule qu'elle doit entreprendre son travail de deuil. Mais un beau jour, sa défunte fille réapparaît dans un parc et elles partagent jeux et confidences, comme par le passé.

Jaime Rosales avait fait sensation en 2009 avec *Un tir dans la tête*, une évocation polémique des attentats de Madrid. La question lancinante du deuil travaillait

Pas d'effusion de larmes, tout se joue en sourdine dans ce récit pudique

déjà en creux une fiction plombée par un dispositif retors. Avec *Rêve et silence*, le cinéaste sort en partie de son impasse formaliste pour toucher du doigt la spiritualité. Moins crispé sur les questions de cadre, il laisse ses personnages en sortir régulièrement, sans chercher à replacer la caméra. La vie a alors tout loisir de s'engouffrer dans les interstices. Au fil des plans, Rosales installe une émotion diffuse qui s'insinue progressivement chez le spectateur pour s'exprimer intensément, à l'issue de son histoire.

Mais subsiste chez lui des afférences stylistiques, propres à un

cinéma d'« auteur ». Panoramiques répétés et quelque peu systématiques, passage à la couleur, la démarche se veut résolument plastique. Elle trouve son manifeste dans l'ouverture du film en noir et blanc. On y voit le peintre Miquel Barcelo donner vie à des créatures aquatiques. La fiction se clôt sur la même séquence, mais la couleur, dans l'intervalle, a envahi le cadre. D'un geste ample, l'artiste finit par effacer sa toile, et une nouvelle création naît. Difficile de ne pas y voir la métaphore de *Rêve et silence* : film palimpseste avec ses personnages qui tentent d'écrire une page inédite de leur existence sur les strates de leurs souvenirs. Pour Rosales, une fiction est plus que jamais la somme de différentes expériences artistiques. Il le prouve avec ce film taillé dans le granit, où son geste de ciseleur s'ajuste au mystère d'un rêve de pierre. ■

SANDRINE MARQUES

Film franco-espagnol de Jaime Rosales. Avec Yolanda Galocha, Oriol Roselló, Jaume Terradas (1h50).

RÊVE ET SILENCE JAIME ROSALES



Un pinceau glisse sur la toile. Ebauche d'une fresque à l'aquarelle. Dès ce premier plan (une peinture de Barceló), le film affiche sa différence : le noir et blanc et le grain de la pellicule argentique. On le sait depuis ses œuvres précédentes – *La Soledad* et son système d'écran divisé (*split screen*), ou encore *Un tir dans la tête*, filmé au téléobjectif –, Jaime Rosales est un chercheur, un aventu-

Télérama

rier de la forme cinématographique.

Rêve et Silence est la lancinante chronique d'un deuil, déployée en longs plans fixes, creusée d'ellipses mystérieuses. L'expérience, pourtant, n'a rien d'un simple exercice de style. C'est même le contraire, elle brasse des questions cruciales : le vide laissé par la mort accidentelle d'un enfant, la nécessité de continuer à respirer, à se côtoyer, pour les survivants – le couple

des parents, la sœur. Rosales laisse tout le temps et l'espace nécessaires pour qu'affleurent les émotions. Dans ces plans, composés comme de superbes et mélancoliques photographies, chaque personnage paraît libre. De parler ou non, de s'éloigner du champ et même d'en sortir. Libre, aussi, d'exprimer l'amour, l'éloignement ou la douleur. On perçoit les vacillements intimes, secrets. Tout est dans la pro-

fondeur : l'horizon d'un champ, d'une plage, ou encore la triste géométrie d'un funérarium filmé de loin creusent une distance pudique et bouleversante avec la douleur. – **Cécile Mury** | Espagne, France (1h50) | Scénario : J. Rosales, Enric Rufas | Avec Yolanda Galocha, Oriol Roselló, Jaume Terradas.